



L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint à la lumière de la " théorie de la saillance " : propositions complémentaires

Michaël Grégoire

► To cite this version:

Michaël Grégoire. L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint à la lumière de la " théorie de la saillance " : propositions complémentaires. Cuadernos de Filología Francesa, 2013, 24, pp.165-185. hal-00926747

HAL Id: hal-00926747

<https://hal.uca.fr/hal-00926747>

Submitted on 10 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint à la lumière de la « théorie de la saillance » : propositions complémentaires

*À cet homme ami qui me fit l'honneur de me contacter
quelques jours avant de s'éteindre pour évoquer
ma soutenance de thèse à venir.*

Maurice Toussaint a édifié une théorie d'analyse du signifiant basée sur la submorphologie ou, plus précisément, sur le niveau *infraphonématique*.¹ Il s'agit d'une systématique contribuant à un rapprochement de l'articulatoire et du cognitif. Cela a ouvert la voie à de nouvelles études en cohérence avec les principes de l'unité et de l'unicité du signe linguistique. L'objet de ce bref article est de montrer dans quelle mesure le versant lexicologique de l'approche toussaintienne, s'il constitue une avancée importante, n'en gagne pas moins à être complété par les résultats de recherches plus récentes, notamment ceux obtenus par ce que nous nommons la « théorie de la saillance » (cf. Grégoire, 2012 a,b,c). Après avoir brièvement exposé les tenants et aboutissants des deux méthodes, nous extrairons des études de cas faites par Toussaint puis y appliquerons une extension de ses postulats et de sa démarche en tenant compte de critères sémiologiques supplémentaires et en mêlant les perspectives sémasiologique et onomasiologique².

1. Structuration infraphonématique et « théorie de la saillance »

1.1 L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint

Citons tout d'abord un extrait de l'auteur qui résume bien sa théorie :

[...] le signe [est] le siège de la non-arbitrarité massive : signifié sur signifiant égale constante. Il est arbitraire de penser que signifié et signifiant sont inséparables mais sans liens. Signifié et signifiant sont directement proportionnels. Aussi les signifiants tendent-ils à reproduire les ressemblances et les différences qui sont établies par la définition (neurolinguistique) des signifiés.³

Afin d'étayer cette hypothèse, Toussaint part en quête, à un stade précoce de la sémiotisation, de la parenté conceptuelle de certains termes contenant les mêmes traits, phonèmes ou groupes de phonèmes. Il prend pour cela en compte les aspects phono-articulatoires du signifiant pour en extraire les caractéristiques cognitives : le *signifié*. Par exemple, dans une structure translinguistique en /k/ liée à l'idée de « vision » (e.g. anglais *look*, *glass*, chinois *kan*, français *reluquer*, *regarder*, *clair*, *écarlate*, *oculus*, russe *glaza*), le phonème guttural est considéré comme « apte à mimer la lumière comme un gonflement »⁴, du fait de l'élévation du dos de la langue qu'il amorce. Ce déplacement, l'auteur le nomme un *kinème*, à savoir

¹ Cf. Toussaint (2003 : 343).

² Nous tenons cette tendance de Guiraud (1986).

³ Toussaint (1983 : 70).

⁴ Toussaint (2005 : 350-351).

l'unité de mouvement constitutive d'un phonème.⁵ La méthode d'analyse, la « neurosémantique épistémique », repose sur un niveau élevé d'abstraction qui consiste à ne pas « s'en remettre aux seules unités accessibles à la conscience [mais à] penser à remonter aux kinesthèses que véhicule le phonème, lesquelles se définissent au niveau épistémique protoobjet-protosujet. »⁶ Cela suppose une reconnaissance, basée sur les capteurs proprioceptifs, de l'unification intrinsèquement impliquée par les fragments de signifiants lexicaux ou grammaticaux, ou, plus précisément, par certains (proto-)phonèmes.

1.2 La « théorie de la saillance »

Nous avons récemment proposé une méthode d'analyse lexicale, notamment en application à l'espagnol, que nous avons nommée la « théorie de la saillance » et qui reprend certaines données de Toussaint sur la structuration infraphonématique en la complétant. Tout d'abord, ce que nous nommons *saillance* est cette caractéristique du signifiant discernable par structuration morpho-sémantique et commune à un ensemble de signes évoquant des idées *connexes*⁷. Il s'agit de fait d'un *trait*, dont le degré d'abstraction, la nature et le statut peuvent varier. Cette approche est donc « flexible » car, du fait des limitations formelles imposées par le système, la motivation – si elle est effective – peut ne pas porter sur la même propriété sémiologique. Ce trait n'est ainsi pas toujours de même type (kinesthésique / phono-articulatoire, graphique) ni ne se situe nécessairement sur le même plan (niveaux phono-articulatoire, phonématique, idéophonique, syllabique, etc.) Par ailleurs, il fédère les vocables et les structure en vertu d'un concept plus ou moins général. Il n'est ainsi *ni lié à un sens ni à un signifié* mais à un *concept*, c'est-à-dire à un *pré-signifié* ou *macro-signifié*⁸. Il n'est enfin assimilable ni à une forme figée ni à une forme linéaire. Par exemple, le groupe {FL} rattaché au concept de « flux par frottement atténué » (cf. Toussaint, 1983 : 74 et *infra*) regroupera aussi bien les mots fr. *fleuve*, *fluide*, *laver*, *voler*, *loufer* (« péter ») que esp. *fluir* (« couler »), *flojo* (« faible »), *fleta* (« friction »), *flamenco* (« flamant [rose] »), dans lesquels il sera réalisé différemment. {FL} est envisagé ici comme la saillance en tant que caractéristique vectrice de sens. Il peut toutefois advenir, notamment dans des cas de *polyréférentialité*, que certains vocables se trouvent à la croisée de plusieurs paradigmes⁹. Par exemple, comme autre acception de *flamenco*, le *DRAE* mentionne le sens de « maigre, amoindri » (nous traduisons). Dans ce cas, ce pourra être la propriété {nasale x vélaire} qui sera exploitée (*flamenco*). Cette autre saillance est en effet associée au concept « rétrécissement » du fait de l'activation des muscles constricteurs du pharynx lors de la prononciation d'une nasale et d'une vélaire, et associera, par exemple, *menguar* (« diminuer »), *angosto* (« étroit »), *congoja* (« angoisse »),

⁵ Cf. Toussaint (2003 : 343). Cette terminologie héritée de la langue des signes tient selon l'auteur à ce que « [l]es langues que nous parlons ne sont pas moins des langues des signes [...] que celles qu'on appelle telles. Ici et là, le signe est toujours kinésique. » [Toussaint (2003 : 340)]. Pour la question précise du /k/, voir Toussaint (1980 : 249) et *infra*.

⁶ Toussaint (2005 : 351).

⁷ Nous entendons par là qu'elles sont liées d'une manière ou d'une autre (affinités culturelles, comportementales, référentielles, etc.) Voir Grégoire (2012a : 143ss).

⁸ Philips (2005 : 137) évoque précisément un « espace conceptuel construit à partir d'opérations de catégorisation de l'univers d'expérience entreprises par l'esprit, espace qui peut être muni d'une métrique. » Ainsi, « la matière notionnelle est interceptée, au stade représenté par le marqueur sub-lexical, de façon précoce, de sorte que le potentiel de sens dont le marqueur serait porteur ne se discerne pas suffisamment par rapport à la matière universelle (ou univers pensable). » (Philips, 2005 : 141).

⁹ Voir Grégoire (2012b). Les notions d'*homonymie*, de *synonymie*, de *polysémie* ou d'*antonymie* ne seront pas conçues ici comme usuellement, c'est-à-dire dans un rapport du signifiant au signifié mais du signifiant au référent, d'où la terminologie alternative mise en place de *polyréférentialité* (« homonymie », « polysémie ») et de *co-référentialité* (« synonymie »). A ce sujet, voir Chevalier-Launay-Molho (1988). Pour les faits d'« antonymie », cas plus complexes, voir Grégoire (2012c) et *infra* 2.2.

ángulo (« angle »), *enclenque* (« faible, amoindri »), *ñengo* (idem), *gansarón* (« homme faible et maigre »). Une saillance est donc conditionnée en syntagme par le sens, c'est-à-dire par l'énoncé où celui-ci est construit. Cela implique que plusieurs traits puissent être sollicités pour un même signe sans que soit pour autant délaissé le postulat fondamental « un signifiant : un signifié ». L'autre avantage est de ne jamais se borner aux sens dits « pleins » ou « premiers » d'un lemme donné.

2. De l'articulatoire au scriptural : complémentarités et motivations

2.1 Mise en contraste d'invariants exprimant différents types de « mouvements »

Ainsi que le précise Maurice Toussaint :

Le *r* de par son redoublement pourra dire le mouvement conçu comme flux. Si la langue en vibrant dans la partie alvéolaire ne déplace aucun autre élément buccal, une gutturale, au contraire, est un gonflement de la langue accompagné d'un déplacement du voile du palais.¹⁰

Et il ajoute plus loin en guise d'illustration :

D'où des mots comme *rhein* (« couler »), *tromos* (« tremblement »), *rhumbein* (« imprimer un mouvement giratoire »), etc. Leibniz (que cite Genette p. 65) plus tard y ajoutera *rinnen*, *riiren*, *Ruhr*, *rauschen*, *reckken*, etc.¹¹

Le /r/ est alors comparé au /k/ qui se trouve dans des vocables dénués de /r/ mais évoquant aussi l'idée de « mouvement » :

On peut donc prévoir que le *k* [du grec *kinésis* par exemple] va pouvoir exprimer le mouvement plutôt comme « déplacement dû à une force » (cette signification pouvant d'ailleurs peut-être s'inscrire dans la seule contraction des muscles qui élèvent le dos de la langue). Vérifions dans notre dictionnaire grec : *kinésis* ne se traduit pas seulement par « mouvement », mais bien encore par « action de mouvoir », « soulèvement », « révolution » ; confirmation plus nette encore pour le verbe qui peut être traduit par « mettre en mouvement », « faire évacuer », « presser », « poursuivre », « toucher du doigt » (comme la langue touche le voile), « exciter », etc.¹²

Toussaint se base ici sur un principe simple qui consiste à affecter à un seul phonème – et donc aux kinèmes qui lui donnent naissance – l'information sémantique primordiale des vocables traités. C'est une manière de démontrer que chaque signifiant autorise intrinsèquement et consubstantiellement son signifié, détectable par l'observation de l'aval discursif, et non un autre. C'est là prendre en compte ce qui est le plus particulier aux langues, à savoir les signifiants qui y ont évolué en fonction de lois propres pour donner lieu à des formes canoniques¹³, mais aussi à leurs « sens canoniques » respectifs. Chaque idiome optera donc pour un point de vue spécifique(ment) saillant dans ce cas pour exprimer l'idée de « mouvement ». En bref, si ce procédé est proche de l'onomatopée, « les deux langues considérées ne retiennent pas du référent les mêmes traits significatifs »¹⁴.

¹⁰ Toussaint (1980 : 249). L'auteur écrit cela en réponse aux arguments de Genette (*Mimologiques*, Paris, Seuil, 1976, p. 65), qui lui-même reprend les illustrations du *Cratyle* de Platon.

¹¹ Toussaint (1980 : 257-258).

¹² Toussaint (1980 : 249).

¹³ Voir à ce sujet Martinet (1960 : 98-100), ainsi que Launay (1985 : 430) qui s'en inspire en application à l'espagnol.

¹⁴ Monneret (2003 : 104).

En reprenant cet exemple du /r/, nous avons pu corroborer à propos de l'espagnol, qui connaît un phonème vibrant multiple s'opposant à un simple, que le redoublement était effectivement propre à l'évocation d'un flux dans son sens large¹⁵ :

- Le « liquide statique en tant que contenu ou en écoulement » et les notions dérivées de l'idée de « liquide (contenant / contenu ; fluidité) » ou d'« écoulement » (cause ; objet ; lieu ; condition, etc.) » : e.g. *correr* / *escurrir* (« couler ») ; *derretir* (« fondre ») ; *espurriar* (« aперger ») ; *carraca* (« bateau ») ; *jarra* (« carafe ») ; *garrafa* (idem) ;
- L'« abondance » : idées d'« étalement », d'« extension » / « étendue » : e.g. dérivés du latin *currere* : *correr* ; (« couler, courir ») *discurrir* (« parler longuement »), etc. ; *torrente* (« torrent ») ; *arroz* (cf. *como arroz*, « en abondance ») ; *porrada* (« grandes quantités ») ; *borrasca* (« bourrasque ») ; *derramar* (« verser ») / (*d*)*esparramar* (« renverser ») ; *parrar* [« s'étendre (un arbre, une plante) »] ; le suffixe *-arro* (augmentatif) ; etc. ;
- Métaphoriquement, les notions de « dispersion » ; d'« erreur » ; d'« emportement » ; de « déviance » : e.g. *errar* / *marrar* (« errer ») ; *pachorra* (« flemme ») ; *arrebatar* (« retirer avec force ») ; *galfarro* (« paresseux ») ;
- L'idée de « répétition » dont procèdent celles d'« insistance » et d'« agacement » (le groupe /rr/ est en soi un redoublement) [e.g. *arrendajo* (« espèce d'oiseau ») ; *serrar* (« scier ») ; *carraspear* (« toux tenace ») ; *zurrrar* (« fouetter ») ; *tábarro* / *tabarra* (« ennuyer avec insistance ») ; *aporrear* (« donner des coups avec insistance ») ; *aperrear* (« maltraiter ») ; infixe *rr* dénotant la « répétition »].¹⁶

Le caractère à la fois vibrant et liquide du phonème /rr/ le rend en effet propre dans sa réalisation à évoquer iconiquement un mouvement sous l'angle de sa fluidité. Or, au vu du répertoire ci-dessus, nous pouvons déduire au sujet de la saillance {RR} qu'elle est même apte à réunir ces vocables autour du concept de « mouvement conçu comme flux vu sous l'angle de la longueur ». En effet, en espagnol, la propriété « multiple » du phonème /rr/ s'avère également exploitable pour motiver les mots qui le contiennent et spécifier le concept rattaché à cette saillance.

A propos du /k/, qui est apte, selon Toussaint, à désigner un « déplacement dû à une force », il apparaît possible, toujours en application à l'espagnol, de proposer des déductions complémentaires en observant les réalisations graphiques de ce phonème.

2.2 Pour une prise en charge du signifiant graphique

Nous pouvons constater que l'aspect graphique des signifiants n'est pas retenu pour l'analyse chez Toussaint. Le scriptural est certes souvent considérable comme second en tant qu'assujéti à des compétences acquises tardivement dans l'histoire de la langue et par les sujets parlants. Néanmoins, il est loisible d'affecter au graphème *k* une certaine « significativité » submorphologique du fait de son opposition différentielle avec *c* ou *qu*. Cette opposition se révèle d'ailleurs d'autant plus pertinente dans des langues où l'idiomatization passe fréquemment par l'éviction de *k* au profit de ses allographes pour les emprunts. C'est le cas de l'espagnol, dont nous avons analysé quelques vocables contenant un *k* et dont plusieurs semblent rattachés au concept de « force ». Nous avons alors opéré une sélection selon le critère de stabilité du graphème et suivant les données croisées de *Seco et alii*, du *DRAE* et du *Diccionario Clave* :

¹⁵ Cf. Grégoire (2012a : 43-44). La traduction ne sera précisée qu'à la première occurrence de chaque mot dans ce travail et pour ceux dont la forme est différente en français.

¹⁶ Pour les acceptions, cf. *DRAE*, s.v. Nous traduisons.

2.2.1 Répertoire non exhaustif de mots à graphie *k* stable (en diachronie et en synchronie) liés au concept de « force »

Kart (« karting »), *khan* / *kan* (« chef turc »), *kata* (terme de sport de combat), *kumité* (terme de sport de combat), *kyrie* / *kirie* (*llorar los kiries*, « beaucoup pleurer »), *kamikaze*, *khmer* / *kmer* (suppression du *h*), *kapputt* / *kaput*, *kraker* (« squatteur »), *kilo-* (graphie préférée, cf. *Seco et alii*, s.v.), *kobudo* (sport de combat), *kárate* (sport de combat), *kendo* (sport de combat), *aikido* (sport de combat), *kung-fu* (sport de combat), *amok* (« crise de folie pouvant mener au suicide »), *ararteko* (« défenseur du Pays Basque ») ; *batuka* (« discipline hybride entre gymnastique et art martiaux ») ; (*kale-*) *borroka* (« adepte de la violence au Pays Basque ») ; *búnker* (« bunker ») ; *hacker* / *cracker* (« pirate informatique ») ; *KO* ; *kumu* (« maladie provoquant des symptômes de démence »).¹⁷

2.2.2 Observations

Sur le plan sémantique, tout d'abord, on relèvera par exemple les noms de sports de combat où se déploie la force physique, le kamikaze ou le *kale borroka*, violents par définition, ou le squatter et le pirate qui forcent l'occupation d'un lieu ou un système informatique. On détectera aussi une protection qui suppose une émancipation face à une éventuelle force violente (*búnker*, *ararteko*), ou enfin le résultat d'un coup violent ou d'une force subie (*amok*, *kumu*, *KO*, *kaput*).

Parmi les mots à double graphie, nous pouvons opposer, par exemple, *khan* / *kan* qui désigne un chef chez les Turcs. Ce cas, où la notion de « force » est également présente (la force d'un chef), montre la variabilité non pas du *k* mais de l'*h*. Il en va de même pour le terme *kaput*, également orthographiable *kapputt*. Ici, l'instabilité de *tt* n'étonne guère étant donné que toutes les géminées autres que *cc*, *rr*, *ll*, *nn* ont disparu en diachronie en espagnol, mais il manifeste également par défaut l'immuabilité du *k*. Le signifiant possédant le graphème *c* (*caput*) n'apparaît en effet qu'à quatre occasions dans ce sens (cf. *CREA*, s.v.)

Il serait alors tentant de penser à une volonté généralisée de marquer une certaine « étrangeté » par le biais du graphisme. Or, si cette hypothèse ne manque pas de pertinence, elle ne tient plus lorsque l'on constate la préférence pour les formes *kilo(-)* ou *kirie* (e.g. *llorar los kiries*, *echar los kiries*), *KO* qui, non circonscrits du reste à un domaine technique, expriment également cette idée générale de « force ». Quant au cas de *quimono*, il pourrait apparaître comme un contre-exemple en n'entrant pas en cohérence avec *kárate*, mais nous pouvons ajouter qu'un kimono connaît d'autres utilisations que celui de vêtement d'art martial. La graphie *qu* pourrait même manifester iconiquement la non-limitation de ce vocable au domaine restreint des sports de combat. Quant aux termes *aikido*, *hacker*, *cracker*, ils confirment que la conservation du graphème correspond au phonème /k/ en position d'attaque. Seul *amok* fait exception. On observe aussi que la commutation est possible entre *kárate* et *karate*, distingués uniquement sur le plan suprasegmental, mais aucun usage n'est attesté de la forme **cárate* ni aucun de *carate* dans le sens de « sport de combat » sur le *CREA*. Cela exclut donc l'adoption du graphème *c*.¹⁸

Nous pouvons enfin postuler que les syntagmes du type *te kiero* (« je t'aime ») au lieu de *te quiero* ou *komo yo* (« comme moi ») mis pour *como yo* manifestent une certaine « force

¹⁷ Nous traduisons.

¹⁸ Pour des détails sur les fréquences des transcriptions graphiques selon le *CREA*, voir Grégoire (2012a : 144-145). Nous reconnaissons qu'il est impossible à cette date de déterminer si certains néologismes conserveront « à terme » la graphie *k*. Ils en prennent toutefois le chemin.

expressive », car si le premier est économique, le second n'implique pas ce paramètre.¹⁹ L'effet lui est, en revanche, bien percevable pour un hispanophone.

Tout cela montre que la stabilité graphique est une notion aussi fonctionnelle que la stabilité (infra)phonématique. Néanmoins, si la motivation relève du domaine purement acoustique, le graphisme perd logiquement de sa pertinence comme nous le démontre l'onomatopée [kikirikí] (« cocorico ») pouvant être transcrite *kikirikí* ou *quiquiriquí* (cf. *DRAE*, s.v.)

Cette brève étude – à visée purement illustrative – laisse supposer qu'à une bifurcation correspond un biais nouveau d'expressivité. Nous pouvons avoir affaire en l'occurrence à une saillance graphique {*K*}²⁰ liée au concept de « force », lui-même corrélable à l'idée de « mouvement dû à une force » transmise par {*K*} et détectée par Toussaint. Il est alors fort cohérent que l'idée de « mouvement » ne soit pas conservée pour la saillance graphique car elle est générée iconiquement par la procédure articulatoire. Pour établir la structure graphématique en {*K*}, il résulte donc qu'il ne suffit pas de constater la solidarité du graphisme et du conceptuel (1) mais d'y agréger quelques critères propres tels que (2) la stabilité graphique de la zone focalisée en synchronie comme en diachronie²¹, (3) la position d'attaque nettement préférentielle du phonème correspondant, (4) la non-pertinence du recours au symbolisme phonétique et (5) la corrélation conceptuelle avec la saillance phono-articulatoire {*K*}. De fait, tout cela contraint absolument l'actualisation lexicale et constitue une sorte de garde-fou.

Ainsi, en accompagnement d'un isolement infraphonématique, il apparaît parfois pertinent de tenir compte également de l'aspect scriptural, malgré sa relégation – souvent légitime – au second plan, pour pointer la mise en saillance d'éléments de cette nature. Il s'avère en effet non nocif d'observer aussi bien l'aval graphique que l'amont articulatoire pour une analyse relevant de la submorphologie lexicale. Cela revient à déplacer le point de repère (ou *centre de gravité*) du morphème au phonème.

3. Démonstration de l'iconicité forme / sens lexicaux par l'étude de la co-référentialité et de l'énantiosémie

3.1 Des co-référentiels *small* et *little*

Il n'a pas échappé à Toussaint que la démonstration de la non-arbitrarité du signe peut passer par la mise en regard de mots co-référentiels pour en déceler les nuances de signifié. C'est ainsi qu'il s'est attelé dès 1980 à l'analyse des adjectifs anglais *little* et *small* (« petit ») qu'il détaille comme suit :

Le structuraliste devrait pouvoir se dire qu'étant donné que *small* et *little* ne sont pas « deux façons différentes de dire la même chose », alors il devient prévisible qu'un type de petitesse pourrait être dit à l'aide du *i* et un autre type à l'aide d'un autre moyen. Partons de l'hypothèse selon laquelle c'est la petitesse du résonateur buccal lors de la phonation du *i* qui permet à cette articulation de signifier la petitesse. Par quoi pourrait bien être exprimée la petitesse dans *small* ? Certes pas par la voyelle qui est produite par un grand résonateur. Restent les consonnes. L est à éliminer : il est ce qui est commun à *little*, *small* et *large*, etc. Le groupe *sm* qui se compose de l'étroite et continue *s* conduisant à l'occlusive *m* est un mouvement de fermeture. De par cette caractéristique, il est capable de

¹⁹ Les graphies en *k* sont fort utilisées : 53 millions pour *te kiero* et 12 millions pour *komo yo*. Cf. *Google.es*, consulté le 9 novembre 2009.

²⁰ Nous présentons les invariants sous cette typographie. Les invariants graphiques seront en italiques et ceux d'ordre phono-articulatoire seront droits.

²¹ On se rapproche quelque peu par la superposition des critères synchronique et diachronique de la démarche de Philips (2002), quoique l'échelle ne soit pas la même.

signifier la petitesse d'un point de vue dynamique, alors que le *i*, tenue vocalique, sera plus apte à signifier le petit, statique.²²

Et l'auteur d'illustrer par les exemples *to smash* (« heurter avec violence »), *the smith* (« forgeron », « qui aplatit le fer »), *to smooth* (« aplanir »), *to smuggle* (« passer en contrebande », « dissimuler, faire petit »)²³. Par ailleurs,

le sème «apetissement» peut être mis en lumière par des expressions où *small* ne peut (pas ou guère) commuter avec *little*. *Dress that makes one look small* ; «robe qui vous amincit» ; *to make oneself small* : «se faire tout petit» ; *the small of the back* : «la chute des reins» ; *a small-scale model* : «un modèle réduit».²⁴

Toussaint obtient ici deux matérialisations distinctes représentant chacune un *point de vue* propre, devenu saillant, porté sur la notion de « petitesse » : d'une part par le biais du /i/, statique, et d'autre part par le prisme de l'idéophone /sm/, instrumentant plutôt un dynamisme. La problématique est donc tout à la fois de déterminer comment est représenté l'objet et quel terme est choisi pour y référer. Tel ou tel processus kinesthésique peut alors être engagé et donner en soi une conceptualisation spécifique :

1) S'il existait une substance appelée « le petit », *small* et *little* prouveraient l'arbitrarité du signe ; or ces deux signifiants recouvrent, plus clairement encore que *bœuf* et *Ochs*, deux signifiés distincts (ayant, cela va sans dire, une zone commune). 2) Une différence synonymique peut être déduite de la spécificité des signifiants. 3) *Sm* induit tout un réseau sémantique qui sort du vocabulaire de la « petitesse » stricto sensu. 4) Consonnes et voyelles, en phase ou en opposition de phase, concourent à former un signe mimétique [...]²⁵

Est démontrée de fait ici la pertinence de l'isolement infraphonématique, qui elle-même présuppose un certain degré de saillance épistémique / prélinguistique. C'est en effet notamment par le prisme de cette différence de saillance, de cette sélection unique opérée sur le signifiant, que peut être expliquée la non-coïncidence *linguistique* des adjectifs *little* et *small*. Car parmi les caractéristiques kinesthésiques de ces signifiants, seules quelques-unes sont apparues comme pertinentes pour l'analyse du contraste sémantique, ce qui exclue les nombreuses autres. D'autant plus nombreuses si l'on aborde chaque trait, kinème, graphème pour chaque phonème-membre ainsi que les combinaisons (pré)phonématiques (sur ce point, voir *infra*, partie 4.)

3.2 La question de l'énantiosémie au niveau infraphonématique

3.2.1 Les kinèmes du /i/ de *big* détectés par Toussaint

Il est possible de définir globalement l'énantiosémie comme un fait qui inclut des différences de points de vue et des oppositions impliqués par un seul et même invariant donné. Ce phénomène contribue alors à « ne pas multiplier les éléments sans nécessité absolue » (principe du rasoir d'Occam).²⁶ L'activité mémorielle du cerveau se trouve en effet facilitée si l'on peut appréhender un sens et son contraire par le prisme d'un même fragment formel. En outre, s'il est plus d'idées à évoquer que de possibilités de combinaisons phonématiques, possibilités encore amoindries par un nombre limité de formes canoniques,

²² Toussaint (1980 : 261).

²³ Toussaint (1980 : 261).

²⁴ Toussaint (1980 : 261). C'est l'auteur qui souligne.

²⁵ Toussaint (1980 : 261-262). L'auteur ajoutera plus tard l'exemple *the small of the back* (« la chute des reins »), où la commutation entre *little* et *small* est impossible (cf. Toussaint, 2003 : 343, note 36).

²⁶ Pour un approfondissement, voir Grégoire (2012c). Voir également Bohas-Dat (2007 : 60-61). Pour autant, il convient de ne pas superposer les notions d'*énantiosémie* et d'« antonymie », dont la nuance doit, selon nous, se baser sur un critère de rapport au référent (soit *énantiosémie* : signifiant / référent et concept / référent, et « antonymie » : signifiant / référent).

cette théorie sur l'énantiosémie permet de concilier cette contrainte avec le postulat de la consubstantialité du signe.²⁷ Selon nous, l'énantiosémie se déclare apte à indiquer les perspectives opposées de la focalisation opérée par le prisme des *saillances*. En somme, celles-ci autorisent toujours puissanciellement un sens et son contraire au niveau discursif.

Dans le cadre de la structuration infraphonématique, Toussaint a décelé quelques propriétés physio-articulatoires du phonème /i/ qui autorisent à ne pas le borner à l'évocation de la notion de « petitesse » :

petit par sa coordonnée verticale, en tant que moment vocalique d'aperture minimale, *i* est grand par sa coordonnée horizontale en tant que moment vocalique d'élongation maximale. [Ainsi,] *i* pourra entrer, non arbitrairement, dans la formation de mots comme *big* [et *little*].²⁸

Ce cas a d'ailleurs été repris en exemple dans *Contre l'arbitraire du signe* avec quelques précisions supplémentaires :

un son a des sens variés jusqu'à la contradiction. Exemple : *i* signifie le petit parce que cette articulation forme un isthme palato-lingual étroit ; *i* signifie le grand parce que ce son a une fréquence élevée. Pour qu'une lecture soit possible il faut qu'une dimension sémantique sélectionne l'un des sens du phonème.²⁹

Toussaint complète l'analyse en abordant les autres composantes du signifiant de *big* :

1) il entre dans l'opposition sonore 'grandeur' vs sourde 'petitesse', 2) [b] et [g] balisent les deux extrémités de la cavité buccale, 3) ces deux occlusives sonores produisent un gonflement ; [b] de la bouche, [g] de la langue, toutes qualités kinésiques que le sens du mouvement permet d'enregistrer. L'orientation convergente des « kinèmes » 1, 2, 3 doit être en mesure d'inhiber l'activation des propriocepteurs des muscles élévateurs de [i] et d'activer ceux des élongateurs.³⁰

Sur un plan théorique, l'instauration de fait de l'énantiosémie à un niveau infraphonématique est fondamentale car elle montre l'ambiguïté intrinsèque au niveau conceptuel. Certes le positionnement et l'entourage du phonème influent logiquement sur l'orientation sémantique (énantiosémique ou directe) mais les deux possibilités existent en soi. La cause de cette énantiosémie réside ici dans ce qu'une seule des propriétés de l'articulation a été choisie dans chaque cas, alors que ces propriétés sont par nature inversées. La duplicité sémantique trouve donc en l'occurrence son origine dans la facture même de l'acte phonatoire grâce au mécanisme de la focalisation, ce qui dynamise doublement l'émergence du sens. L'opération de saillance sur l'aspect d'« élongation maximale » nous semble même assez relayée en langue anglaise pour se constituer en micro-structure autonome :

- *Beefy* (« costaud »), *meaty* (« consistant ») *prominent* (« proéminent »), *important*, *prolific* (« prolifique »), *immense*, *big* (« grand, gros »).

On peut alors envisager une macro-structure saillancielle phono-articulatoire en {I} composée de ces termes et de ceux désignant l'idée de « petitesse » en vertu de la faible aperture du phonème, comme par exemple :

- *Little* (superlatif *least*), *bitty* (« petit », « menu »), *teensy* (« minuscule »), *teeny* (« minuscule »), *wee* (« pipi »), *weeny* (« tout petit, minuscule »), *micro-*, *mini-*, *pea* (« petit pois »), *sweet* (« bonbon »), *pithy* (« court, succinct »), *meager* / *meagre* / *measly* (« maigre, exigu »).³¹

²⁷ Larue-Tondeur (2009 : 73) considère même l'énantiosémie comme une flexibilité nécessaire : « c'est bien cette ambiguïté de la langue qui permet sa plasticité à l'origine de la créativité verbale, cette incertitude fondamentale qui reflète le questionnement philosophique, ce doute angoissant issu de l'ambivalence et indispensable à la vie° : l'angoisse due à l'ambivalence psychique, malgré sa pénibilité, est le moteur vital de la création ; l'énantiosémie constitue le reflet linguistique de l'ambivalence et génère simultanément les ambiguïtés et l'ouverture au renouvellement. »

²⁸ Toussaint (1981 : 265).

²⁹ Toussaint (1983 : 82).

³⁰ Toussaint (2003 : 343).

³¹ Pour la traduction des acceptions, cf. *Wordreference*, s.v.

Cette macro-structure autorisera alors les deux pôles sémantiques de la « petitesse » et de la « grandeur » mais conservera, en tant que constituée par une saillance « à tenue vocalique », la dimension statique pour l'expression de la taille. On en obtient quelque confirmation avec la combinaison renforçatrice *little bitty* (« un tout petit peu »), ou avec la référentiation à des objets acquérant de fait un statut statique (*pea, sweet*).

3.2.2 Explication de la non-pertinence du recours à une saillance {L}

Pour en revenir à l'adjectif *large* dans son rapport à *little* et *small*, rappelons le rejet par Toussaint de l'exploitation du /l/ au motif qu'il est commun aux trois signifiants, notamment (voir *supra*, 3.1). Il demeure que la focalisation sur les (proto)phonèmes isolés et le postulat de l'énantiosémie autoriseraient théoriquement à proposer deux exploitations sémantiquement opposées d'une saillance {L}. Nous en arrivons toutefois aux mêmes déductions en passant par un cheminement différent que nous souhaiterions développer ici.

Si l'on commence par dresser un inventaire non exhaustif de mots co-référentiels ou énantiosèmes de *large* contenant un /l/, on obtient :

- *Little, small, large, ample* (« abondant », « rond »), *bulky* (« volumineux »), *colossal* (« colossal »), *fleshy* (« bien en chair »), *plump* (« grassouillet, dodu »), *long* (« long, grand »), *tall* (« grand »).³²

On observe alors que le /l/ est très souvent constitutif de groupes saillants liés à d'autres concepts : celui de « gonflement / rondeur » {PL} avec *plump, bulky, ample*, [cf. e.g. *blow* (« souffler »), *blob* (« goutte »), *ball* (« ballon, balle »), *replete* (« abondant »)]³³ ; celui de « flux par frottement atténué » {FL}, causes de la « grosseur » : *fleshy* [cf. e.g. *full* (« plein »), *to fill* (« remplir »), *flee* (« puce », également actualisable par {I}), *to fall* (« tomber »)]³⁴ ; ou encore celui de la « vision », du « visible » {KL} (ce qui est grand ou petit est susceptible d'être respectivement visible ou invisible) : *colossal, long* [cf. e.g. *colour* (« couleur ») ; *gleam* (« luire, briller ») ; *clear* (« clair »)].³⁵ Le concept est, dans chaque cas, essentiellement conditionné par un trait saillant complémentaire qui caractérise le phonème accompagnant le /l/ (soit bilabial pour le « gonflement », fricatif pour l'idée de « flux » et occlusif pour celle de « vision ») qui précise l'angle de vue, le prisme par lequel est conçue la notion de « petitesse ».

Quant à *small*, il entre en rapport morpho-commutatif /sm/ / /t/ avec *tall* et /sm/ / Ø avec *all* (« tout, tous »). Sur le plan sémantique, la notion de « taille » demande une circonscription référentielle pour exister car la grandeur n'est ni l'infini ni une totalité. Cette circonscription s'opère ici par le biais de /sm/ pour *small* suivant la procédure expliquée par Toussaint, et de /t/ pour *tall*. Chez ce dernier vocable, la dentale en position initiale borne la taille en suscitant un « arrêt »³⁶. En revanche, *all* n'invoque pas de bornage de ce type, d'où son aptitude sémantique. Bien que ces listes soient incomplètes, on peut donc être amené à penser que *little* et *large* se trouveraient quelque peu isolés si l'on continuait dans cette voie.

³² Cf. *Thesaurus*, s.v. *little, small* et *large*. Nous avons cherché tout à la fois les co-référentiels et les énantiosèmes des trois adjectifs. Du reste, l'invariant ne se situera pas en position affixale mais radicale car la stabilité est le premier critère de légitimation d'une saillance.

³³ Voir par exemple *to plump up* (« faire gonfler », « redonner du volume ») ; *a bulky pullover* (« un gros pull »), *a ample clothe* (« un vêtement large »). Cf. *Wordreference*, s.v. Tournier (1985 : 146) évoque un idéophone /bl/ lié à la notion de « souffle, gonflement ».

³⁴ D'où les sens de « pulpeux », « charnu », « rondelet ». Cf. *Wordreference*, s.v.

³⁵ Voir Tournier (1985 : 146) et Bottineau (2003 : 219) pour l'idéophone /fl/ et Toussaint (2005 : 350-351) pour les kinèmes de /k/ ou /kl/.

³⁶ Toussaint (1983 : 75) écrit d'ailleurs qu'« avec le *t* la langue vient *buter* contre le dernier obstacle ferme. » C'est l'auteur qui souligne.

3.2.3 A propos des rapports de *large* à *small* et à *little*

Dans le rapport de *small* à *large*, tout d'abord, on discerne une nouvelle cohérence par la sollicitation d'une saillance graphique : {LA}, soit *small* / *large*. Les deux signifiants se situent donc dans une correspondance *anagraphique*, c'est-à-dire dans une correspondance inversive basée sur l'aspect scriptural et non phono-articulatoire. C'est également un cas d'*énantiomorphie*, soit une inversion *formelle* iconique d'une opposition *sémantique*.³⁷ Si ces deux types de relations sont rares, leur combinaison l'est encore bien davantage. On note donc une spécification autorisée par la saillance {LA} qui *in fine* lie iconiquement le signifiant et le signifié de *small* et de *large*. Cela achève selon nous de légitimer l'inexistence en anglais et dans notre synchronie d'une saillance phono-articulatoire {L} liée au concept de « petitesse » ou de « grandeur » – ce qui n'exclut pas la possibilité d'actualisations ponctuelles dans le cadre de discours parémiologiques, poétiques, spirituels, etc., voire dans d'autres synchronies.

Enfin, *little* et *large* pourraient s'avérer instaurables dans une opposition {I} / {A} bien connue mais non systématique. On peut effectivement dresser un nouveau répertoire identifiable comme une structure saillancielle phono-articulatoire en {A}³⁸ :

- *Large*, *abundant* (« abondant »), *giant* / *gigantic* (« géant / gigantesque »), *grand*, *high* (« élevé »), *macro-*, *loud* (« haut, fort »).

Ce prisme actualisant, du fait de l'accroissement de son degré d'aperture, autorise à conceptualiser une idée d'« extension », ce qui expliquerait des usages précis tels que *at large* (« en cavale, en liberté » ou bien « en général »), *ambassador at large* (« ambassadeur itinérant »), *people at large* (« grand public »). On notera par ailleurs que la dimension orale du /a/ ne prohibe pas la bifurcation énantiosémique pour la désignation de l'idée de « diminution » / « petitesse » : *giant killer* (« coupeur de têtes ») ; *grand nephew* (« petit neveu ») ; *grand price* (« premier prix ») s'opposant à *high price* (« cher »).³⁹

Notre démarche trouve donc clairement ses racines dans la méthode d'approche de Toussaint qui, devant la multiplicité ou la « contradiction » des sens, rassemble fort judicieusement certaines caractéristiques du signifiant sans omettre la focalisation pour l'avènement du sens. Il prend ainsi en compte avec précision les qualités phono-articulatoires pour tenter d'y déceler quelque correspondance sur le plan cognitif / conceptuel. Toutefois, cette réflexion axée sur les procédures articulatoires, même en complémentarité avec la considération des faits graphiques, repose exclusivement sur des critères qualitatifs. Or elle peut en cela se révéler limitée pour l'analyse des paradigmes (très) ouverts propres au lexique. Il convient donc de prendre également en charge le critère quantitatif. En effet, si l'on applique rigoureusement les postulats toussainctiens mentionnés en début d'article, un fragment redoublé, par exemple, n'a pas même portée qu'une forme non redoublée. Nous allons donc maintenant nous proposer d'étendre le postulat d'analogie du signe à des structurations intégrant la dimension quantitative des propriétés (infra)phonématiques des signifiants.

³⁷ Voir notamment Grégoire (2012a : 213-215, 255, 330) pour un approfondissement et d'autres illustrations des phénomènes mentionnés.

³⁸ Voir par exemple Guiraud (1986 : 189) ou, sur un plan grammatical, cognématique, Bottineau (1999, 2003), notamment. Il doit exister des nuances entre le concept de « grandeur » énantiosémiquement révélé par {I} et celui directement exprimé par {A}, mais elles ne sont visibles qu'en discours après une étude des emplois, que nous ne mènerons pas ici.

³⁹ Cf. *Wordreference*, s.v.

4. Prolongement de la démarche toussainctienne par la prise en compte du critère quantitatif : la (ré)duplication⁴⁰ comme trait infraphonématique structurant

4.1 Pour une macro-signifiante de la duplication en lien avec le concept de « petitesse »

Eskénazi explique, dans le cadre d'une étude analysant les mots non liés étymologiquement *bonbon*, *bébé*, *papillon*, *poupon*, *bibi* (« petit chapeau de femme », *TLFi*, s.v. *bibi*), *bambin*, *bobo*, *bibelot*, *bimbeloterie*, *babiole*, que la structure formelle « deux labiales encadrant une voyelle alternante » représente potentiellement le concept de « petitesse » dans le système lexical français⁴¹ :

A une infinité de réalisations dégagées à partir d'une structure formelle profonde, correspondent une infinité de réalisations constituées à partir d'une structure idéelle profonde. Aux variantes engendrées par la base labiale voyelle labiale, correspondent les dérivations sémantiques de l'idée abstraite de « coup »⁴²

La duplication peut donc apparaître comme vectrice de sens dans la mise en regard des signifiants. Or si les mots cités contiennent effectivement deux *labiales*, la duplication peut apparaître en soi comme un élément strictement infraphonématique puisqu'elle n'implique pas un phonème ni un groupe phonématique déterminés.⁴³

Par ailleurs, ce redoublement pourrait aussi représenter en soi un nouveau mécanisme corrélatore et/ou translinguistique. En diachronie, Taverdet a, par exemple, rétabli le redoublement phonématique comme possible trace commune par-delà la différence de langues et d'étymons. Il constate en effet qu'il

suffit d'ouvrir les atlas linguistiques pour relever un nombre important de formes à redoublement qui désignent des insectes ou de très petits animaux; la série la plus importante est fournie effectivement par les formes en *barb-* où on a vu un peu trop rapidement des animaux barbus [...]⁴⁴

Ainsi, les vocables cités : *coccinelle*, *barbarette*, *barberotte* (« coccinelle »), *marmotte*, *gargueuchon* (« charançon ») ou le latin *curculio* (idem)⁴⁵, ne sont morpho-sémantiquement reconnaissables, outre le lien étymologique entre certains, que liés par ce biais. L'auteur pose également à côté de *papillon* les « termes sémantiquement correspondants » *farfalla* (Italie), *borboreta* (Romania) ou *volvoreta* (Galice) qui comportent aussi une duplication de labiales, et même une racine *barb-* attachée à la désignation de « petits animaux ».⁴⁶

⁴⁰ Nous utiliserons le terme non préfixé de *duplication* qui nous semble plus correct.

⁴¹ Cf. Eskénazi (1991 : min 4-5, min 11).

⁴² Eskénazi (1991 : min 11).

⁴³ Guiraud (1986 : 120 ss) a également détecté la récurrence de la racine [p-p] ou [b-b] dans des mots évoquant l'idée de « gonfler » mais sans tenir compte du critère quantitatif. Il a en effet circonscrit ses recherches à l'iconicité de cette notion et du mouvement impliquant les lèvres et / ou un gonflement des joues, qu'il nomme pour sa part « mimiques expressives » (*ibid.*) En ce qui concerne la structure de la « petitesse », l'auteur explique à propos du mot *bibelot* qu'il « appartient à une famille de mots expressifs, servant notamment à désigner des objets menus, insignifiants. » mais évoque de façon plus réductrice, « une racine onomatopéique BIB- » [cf. Guiraud (1994 : 104)]. Pour un approfondissement et les répercussions *transmorphologiques* d'une mise en regard entre les structures guiraldienne et eskénazienne, voir Grégoire (2012a : 112-113).

⁴⁴ Taverdet (2003 : 140-141).

⁴⁵ Cf. Taverdet (2003 : 141-142, 144).

⁴⁶ Taverdet (2003 : 142-143). Du reste, étayant de fait l'hypothèse de l'énantiosémie, Taverdet remarque au sujet de *fourmi* (latin *formica* < grec *murmex*) et de *mammoth* (< russe *mamont*), « deux animaux qui peuvent être classés aux deux extrémités de l'échelle des grandeurs, [...] qu'ils portent des noms à structure voisine. » (*ibid.*, 140).

La duplication permet ainsi de structurer des vocables en offrant une autre possibilité d'exprimer l'idée de « petitesse ». Tentons de déterminer dans quelle mesure cela s'avère pertinent pour l'étude de cette notion en anglais.

4.2 Tentative d'établissement d'une structure duplicative rattachée au concept de « petitesse / grandeur » en anglais

Soit les listes suivantes de vocables à morphologie dupliquée, établies en neutralisant les oppositions de sens « petitesse / grandeur » :

Structure n°1 (duplication phono-articulatoire dans le champ conceptuel de la « petitesse » / « grandeur ») : *baby* (« bébé »), *diminutive* (« diminutif »), *little*, *lilliputian* (« lilliputien »), *minuscule* (« minuscule »), *plump*, *colossal*, *gargantuan* (« gargantuesque »), *monumental* (« monumental »), *microscopic* / *macroscopic* (« microscopique / macroscopique »), *titanic* (« titanesque »), *mammoth* (« mammoth »), *minor* (« petit ») / *mean* (« bas, moyen ») [duplication du trait nasal], *size* (« taille ») [duplication du trait fricatif alvéolaire], *toddler* (« tout petit ») [duplication du trait occlusif dental].

Structure n°2 (duplication graphique synthétique *ll* ou analytique *l-l*) : *small*, *roll* (e.g. *bread roll*, « petit pain »), *little*, *lilliputian*, *colossal*, *tall*, *hall* (« grande salle »), *hill* (« colline ») / *anthill* (« fourmillière »), *dell* (« vallon »), *boll* (« graine de lin »), *dull* (« plat, sans relief »), *to mill* (« broyer, rendre plus petit »), *plentiful* (« abondant »).⁴⁷

La structure duplicative n°1 apparaît assez large mais trouve ses fondements dans des caractéristiques strictement phono-articulatoires. Dans certains cas, il règne même une sorte d'« ambiguïté » dans la mesure où l'on peine à distinguer avec précision l'élément phonématique ou kinesthésique saillant. Cela se doit à ce qu'une structure duplicative est apte à se constituer exclusivement ou majoritairement en vertu du critère quantitatif. Elle ne donne en effet pas d'information sur la zone redoublée car elle nécessite une matière palpable pour être réalisée. Cette matière n'est alors plus le lieu de la motivation et peut ainsi soit se recouper analogiquement et générer iconiquement (ou non) des formes / sens précis, soit se réaliser aléatoirement mais en restant liées par le statut duplicatif. On retiendra par exemple comme spécificité des mots à bilabiales dupliquées qu'ils renvoient plutôt à l'idée de « gonflement » / « rondeur » (*baby*, *plump*, *mammoth*, *monumental*), rappelant l'arrondissement des joues nécessaire à leur prononciation.⁴⁸ On relève également que la duplication porte dans la majorité des cas sur des occlusives (/g/, /t/, /p/, /b/) ou les voyelles fermées /i/ et /u/, qui supposent une fermeture ou un apetissement. On se trouve dans tous les cas sur un axe cognitif / conceptuel « ouverture > fermeture », ce qui peut être assimilé à une « modulation de la taille (en long ou en large) ». Le phénomène d'écho forme donc ici une sorte de parcours qui signale par insistance la caractéristique saillante.

La structure n°2 est clairement plus précise car elle se borne (sub)morphologiquement à la duplication graphique, celle du graphème *l*⁴⁹. Bien que, comme pour tous les cas abordés ici, nous n'ayons pas la place pour une étude de corpus, notons à tout le moins (et

⁴⁷ En l'occurrence, les géminées *-ll* en position finale s'avèrent pertinentes car elles modifient l'aspect phonétique dans les lexèmes : e.g. *tall* [tɔ:l], *small* [smɔ:l].

⁴⁸ Cf. Guiraud (1986 : 111 ss) et *infra* note 42. Concernant *plump*, il est ardu de distinguer cette saillance de celle en {PL} citée plus haut.

⁴⁹ Cette théorie ne s'applique pas aux grammèmes. Par exemple, dans la forme de l'auxiliaire *shall* /ʃæl/, le groupe *-ll* représente une « liquide codale grammaticalisée par le graphème *ll* », correspondant à une « marque de futur » (cf. *will*, *till*) selon Bottineau (2003 : 217-218). Il s'agit dans ce cas de ce que l'auteur nomme un *cognème*. Cette unité requiert des conditions d'activations plus spécifiques que les saillances submorphologiques que nous décrivons (cf. Bottineau, 2003 : 220-225).

provisoirement) qu'à cette restriction morphologique correspond une restriction sémantique. Par exemple, le champ conceptuel correspondant semble exclure l'idée de « grosseur », forme de « grandeur » que désignent *plump* ou *gargantuan*. Il pourrait donc se limiter à l'idée de « modulation de la hauteur ». Cela se vérifie fort bien avec *dell* / *hill* qui s'opposent en énoncé à *dull*, ce par quoi l'on note également la non-interdiction de la désignation de très petites et de très grandes tailles (voir aussi *boll*). Ajoutons enfin que tous ces vocables semblent intégrer une structure à duplication graphique plus large englobant *kitten* (« chaton »), *toddler*, *mass* (« masse »), *gross* (« gros, épais, dense »), par exemple. Cela représente une piste potentielle pour donner à *small* et à *little* / *litttle* une cohérence réciproque complémentaire iconique de leurs affinités sémantiques.

4. Conclusions provisoires

L'apport de Toussaint est incontestable pour qui prend en compte la signifiante des vocables. Il a en effet contribué à poser, notamment grâce à la structuration infraphonématique, les bases d'une « linguistique du signifiant »⁵⁰. Nous lui devons plus précisément la possibilité d'accorder à un même phonème plusieurs aptitudes expressives héritée de Chastaing, de Fónagy ou de Jakobson, en mettant entre autres en regard des termes considérés comme « équivalents discursifs ». Il a ainsi pu expliquer la spécificité des signifiants / signifiés et, par suite, démontrer pourquoi deux vocables d'un même idiome ne peuvent commuter systématiquement. Support d'analyse de l'approche de Toussaint, le signifiant en est devenu logiquement le premier témoignage. La « théorie de la saillance » prétend alors s'appuyer sur toutes ces déductions et y agréger les faits graphiques et duplicatifs dans la droite ligne du postulat « un signifiant : un signifié », socle de la linguistique toussaintienne héritée de Gustave Guillaume.⁵¹ L'intérêt réside notamment dans le fait de ne pas borner l'analyse à des emplois « usuels » mais de l'étendre aux usages parémiologiques, poétiques, spirituels, voire *anagrammatiques* au sens saussurien⁵² qui révèlent des manipulations sémantiques dont les origines se trouvent souvent dans la mise en saillance d'éléments submorphologiques de quelque nature qu'ils soient.

Bibliographie

Andrés, Olimpia, Ramos, Gabino et Seco, Manuel 1999 : *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar, (Seco et alii).

Bohas Georges et Dat Mihai 2007 : *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques matrices et étymons*, ENS Editions.

Bottineau Didier 1999 : *Du son au sens. L'invariant de I et A en anglais et autres langues*. Version complète et remaniée d'une communication prononcée le 14 septembre 1999 dans le cadre du Séminaire de Traductologie « Oralité et traduction » organisé par le CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois (Arras). Accessible sur HAL – SHS à l'adresse http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/25/88/89/PDF/Bottineau_1999_IIA.pdf.

— 2003 : « Iconicité, théories du signe et typologie des langues », *Cahiers de linguistique analogique: Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Dijon, A.B.E.L.L., n° 1, p. 209-228.

⁵⁰ Voir les travaux de Maurice Molho, Michel Launay, Jean-Claude Chevalier, Gilles Luquet ou Marie-France Delpont, notamment ainsi que leurs suiveurs, qui appartiennent à ce courant.

⁵¹ Voir notamment Guillaume (1999 : 1) qui évoque de manière explicite un postulat en faveur d'une solidarité perpétuelle entre signifiant et signifié.

⁵² Cf. Starobinski (1971).

Chevalier Jean-Claude, Launay Michel, Molho Maurice 1988 : « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie » in FUCHS, Catherine (éd.), *L'ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques. Processus cognitifs. Traitements automatisés*, Centre de Publication de l'université de Caen / CNRS, p. 45-52.

Eskénazi André 1991 : « Origines de notre langue : du latin au français (2) L'étymologie du mot bonbon », enregistrement sonore accessible à l'adresse <<http://esonore.u-paris10.fr/DATA/PXN0000459/PXN0000459.mp3>>, encyclopédie sonore de l'Université de Paris X consultée le 11 septembre 2012.

Grégoire Michaël 2010 : *Exploration du signifiant lexical espagnol [structures, mécanismes, manipulations, potentialités]*, thèse pour le Doctorat en linguistique romane, Université Paris IV-Sorbonne, dir. Marie-France Delport, 745 p. Consultable sur « Thèses en Ligne » www.tel.archives-ouvertes.fr/.

— 2012a : *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Presses Académiques Francophones, Sarrebruck (Allemagne), 2012. (2012a)

— 2012b : « La polyférentialité des vocables espagnols *ganga* et *cuco* (/a) », *L'ambiguïté dans le discours et dans les arts*, Toulouse, Editions du Mirail, 2012, p. 357-368. (2012b)

— 2012c : « Quelle linguistique du signifiant pour le lexique ? Le cas particulier de l'énantiosémie », in Luquet, Gilles (dir.), *Morphosyntaxe et sémantique de l'espagnol*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2012, p. 139-153. (2012c)

Guillaume Gustave 1999 : *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1942-1943*, série B, vol. 16, Klincksieck, Paris et Presses de l'Université Laval, Québec.

Guiraud Pierre 1986 : *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot, 2^{ème} éd.

— 1994 : *Dictionnaire des étymologies obscures*, Paris, Payot, 2^{ème} éd.

Kellogg Michael 1999 : *Wordreference, english, italian and spanish dictionaries*, Vienna, Virginia, accessible à l'adresse www.wordreference.com. (Wordreference)

Larue-Tondeur Josette 2009 : *Ambivalence et énantiosémie*, thèse pour le doctorat en sciences du langage, Université de Paris Ouest-La Défense, dir. Michel Arrivé. Consultable sur « Thèses en Ligne » www.tel.archives-ouvertes.fr/.

Launay Michel 1985 : « Trois questions sur l'apocope », *Bulletin Hispanique*, n°87, Bordeaux, 1985.

— 1986 : « Effets de sens, produit de quoi ? », *Langages, Le signifiant*, n°82, juin 1986.

Maldonado González Concepción (dir.) 2006 : *CLAVE. Diccionario de uso del español actual*, Madrid, Ediciones SM. Dictionnaire consulté sous sa forme électronique et actualisée à l'adresse Internet <http://clave.smdiccionarios.com/app.php>.

Martinet André 1960 : *Eléments de linguistique générale*, Paris, Arman Colin.

Monneret Philippe 2003 : *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives et la motivation*, Paris, Honoré Champion.

Moteur de recherche « Google España » : www.google.es (Google.es)

Philps Dennis 2005 : « Rôle et statut de l'élément formateur dans la virtualisation du sens », *Modèles linguistiques*, tome XXVI, n°2, vol. 52, Toulon, Université du Sud, p. 135-144.

— 2002 : « Le concept de marqueur sub-lexical et la notion d'invariant sémantique », *Travaux de linguistique [revue internationale de linguistique française]. La notion d'invariant sémantique*, n°45, tome 2, Paris, 2002, p. 103-123.

Real Academia Española 2001 : *Diccionario de la lengua española*, 22^{ème} édition, Madrid, (DRAE)

— Banco de datos [en línea]. *Corpus de referencia del español actual*. <<http://www.rae.es>> (CREA)

Starobinski Jean 1971 : *Les mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.

Synonyms thesaurus with antonyms & definitions, Dictionnaire en ligne, www.synonym.com. (*Thesaurus*)

Taverdet Gérard 2003 : « Le mammoth et la fourmi », *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Dijon, A.B.E.L.L., n°1, p. 135-151.

Tournier Jean 1985 : *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris-Genève, Champion-Slatkine.

Toussaint Maurice 1980 : « Exemplaires », *Anuario de Estudios Filológicos*, III, Universidad de Extremadura (Separata), Cáceres, 1980, p. 255-263.

— 1981 : « Exemplaires », *Anuario de Estudios Filológicos*, IV, Universidad de Extremadura (Separata), Cáceres, 1981, p. 264-273.

— 1983 : *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier Erudition, 1983.

— 2003 : « Analogiques », *Cahiers de linguistique analogique. Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité*, n°1, Dijon, ABELL, juin 2003, p. 331-350.

— 2005 : « Notes en vue d'une neurosémiologie », *Cahiers de linguistique analogique. Un signifié : un signifiant. Débat*, n°2, Dijon, ABELL, décembre, p. 341-352.

Trésor de la langue française 1971-1994, éditions du CNRS, Institut National de la Langue française, Paris. Ouvrage consulté sous sa forme électronique accessible à l'adresse <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.